

Nous empruntons au journal *la Presse* la lettre suivante écrite à Alphonse Karr par Méry. Elle se rattache en partie à notre localité, et nous lui devons une place dans notre *Revue*. Le douloureux événement qu'on va lire fait naître de tristes réflexions. La vie d'un homme, aux yeux d'une administration, est donc comptée pour bien peu, puisqu'elle ne peut arrêter plus de quelques minutes la marche d'un paquebot, et qu'on ne prend pas la peine de la disputer aux flots.

Nous sommes partis le vingt juillet, à quatre heures du matin, de Lyon pour Marseille, par le Rhône, ce grand chemin volant qui défie à la course tous les chemins de fer. Notre paquebot était intitulé l'*Eclair*, et méritait son nom. Cependant l'administration fluviale avait fait tous ses efforts pour compromettre la réputation des Eclairs. Une montagne de ballots de marchandises, destinés à la foire de Beaucaire, couvrait le pont du paquebot ; on avait seulement ménagé deux vallons fort étroits pour la promenade des voyageurs. Il y avait tant de voyageurs, que le plus grand nombre s'est décidé à se faire ballot, et à s'immobiliser comme marchandise vivante sur la crête et sur les flancs de la montagne. De la rive il était fort difficile de distinguer les ballots vivants des ballots morts. Un temps superbe nous arrivait avec le soleil. Le Rhône agile, sans se plaindre d'un fardeau inaccoutumé, emportait le paquebot comme l'épi de l'aire. Les ballots vivants disaient aux morts, nous arriverons à Beaucaire à quatre heures du soir. Le capitaine jetait un regard de satisfaction sur l'abondance de ses *colis* ; on évaluait la recette à dix mille francs.

« Nous avons laissé derrière nous Vienne où mourut Pilate, et Valence où fut guéri Jean-Jacques Rousseau. Croyez que ce n'est point une erreur d'imagination ; la gaîté des voyageurs s'est éteinte ; les visages deviennent inquiets ; les chants